Document généré le 28 avr. 2024 01:36

Voix et Images

À l'impossible certains sont tenus

Pierre Hébert

Volume 13, numéro 1 (37), automne 1987

Suzanne Lamy

URI : https://id.erudit.org/iderudit/200698ar
DOI : https://doi.org/10.7202/200698ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hébert, P. (1987). À l'impossible certains sont tenus. *Voix et Images*, *13*(1), 192–194. https://doi.org/10.7202/200698ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À l'impossible certains sont tenus

par Pierre Hébert, Université de Toronto

L'aspect diversifié, éclaté du roman québécois actuel a été suffisamment mis en relief pour qu'un lecteur tant soit peu avisé évite de réduire les textes à deux ou trois tendances présumément dominantes. Néanmoins, comment ne pas signaler certains récits qui, à l'instar du conte, bafouent entièrement la réalité, à vrai dire font même comme si elle n'existait pas, déverrouillant ainsi l'imagination et nous entraînant vers des sentiers totalement déroutants? Cas types: **Pop corn**, de Louise Leblanc (roman vraiment éclaté), **le Huitième Jour**, d'Antonine Maillet, **le Souffle de l'Harmattan**, de Sylvain Trudel; et, ici, **Benito**[1], de François Gravel et **Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées**[2] de François Barcelo. Voici donc deux romanciers pour qui l'impossible n'existe pas.

Devrais-je répéter ici tout le bien que j'ai pensé du premier roman de François Gravel, **la Note de passage**? La folle du logis s'amusait ferme, portant le terrible quotidien d'un étudiant de Cégep vers un délire fantastique grâce à certains petits champignons fort efficaces, dans un récit doublé d'une satire

institutionnelle assez fine. C'est dire l'impatience avec laquelle j'attendais ce deuxième roman...

On retrouvera à nouveau une oeuvre d'imagination pure, peut-être plus même que dans **la Note de passage**, avec ce **Benito** assez bien construit et où, cette fois encore, se côtoient la simplicité du quotidien, le rêve et le fantastique; le mélange de ces tonalités n'est pas facile, mais la palette de F. Gravel est assez riche pour se permettre pareilles audaces. Il faut avoir le goût du risque pour amorcer une histoire de manière aussi farfelue: le petit Benito, dès sa naissance, se voit attribuer un don extraordinaire (mais pas celui que le médecin croyait). Car Benito n'aura qu'à regarder quelqu'un dans les yeux pour que jaillissent chez l'autre les grandes confidences, les grands épanchements. Voilà le fondement de l'intrigue: comment, le père de Benito mort, son commerce de trophées disparaît; comment Benito va alors user sagement de son pouvoir pour soulager les gens de son entourage; comment il va s'associer à une ancienne prostituée, Nancy. Bref, une série d'histoires entrecroisées où figurent aussi Eléonore, Raphaël-Xavier et Charles-D. Copperfield.

L'écriture de F. Gravel a quelque chose de naturel, de «communicant». Il faut dire que cette sorte d'appel à la communication entre les êtres, à l'expression totale de soi dans la thématique du récit contribuent également à la chaleur de l'histoire en général. Mais je dois aussi avouer que j'ai préféré — et de loin — **la Note de passage**. Il m'a semblé que dans **Benito** les personnages n'avaient pas ce relief qui leur donne une présence romanesque, et que le récit est souvent tenu comme à distance: témoin les accélérations narratives ou les raccourcis parfois un peu essoufflants d'un récit qui dit beaucoup plus qu'il ne montre... Si je n'ai pas trouvé l'écriture enlevée, vivace, de **la Note de passage**, il n'en demeure pas moins que François Gravel, après seulement deux romans, a su imposer sa présence comme romancier grâce à une plume extrêmement habile.

*
* *

M. François Barcelo
901, rue Napoléon
Montréal (Québec)
H2L 1C4

M. Barcelo,

Vous ne me connaissez pas, et je vous le rends bien, à cette exception que je viens de terminer votre roman **Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées**, dont je dois dire en passant que je n'arrive jamais à écrire correctement le titre sans retourner à votre page couverture. Or, comme vous invitez vos lecteurs, au dernier chapitre, à vous écrire pour faire part de leurs commentaires, je me permets de donner suite à cette suggestion.

D'emblée, je vous avoue un très fort faible pour les écrivains qui disent des choses sérieuses sans trop se prendre au sérieux eux-mêmes. C'est ainsi que dès le titre de votre roman, je me suis senti attiré: je ne l'ai pas regretté. Je me perds d'ailleurs en conjectures sur le décodage (manie...) à donner à pareil titre. Dois-je y entendre une gros rire sonore et gras? Ou encore, puis-je me permettre d'y déceler un Haaaa... discrètement orgasmique, appuyé en cela pas le sous-titre de votre récit? Car l'histoire que vous nous racontez est bien une histoire d'amours illustrées par ses contraires: la grande solitude de trois mondes qui s'ignorent.

J'ai su exactement à quel type de romancier j'avais affaire lorsque j'ai lu au début vos conseils de lecture: outre la manière habituelle, *en commençant par le début et en terminant par la fin, on peut aussi bien lire tous les chapitres sous-titrés «Aaa», puis tous les chapitres «Aâh», et terminer par les chapitres «Ha». [...] Il faut toutefois garder pour la fin le chapitre «Aaa, Aâh et Ha»*. Je vous sais gré de me permettre tant de liberté de lecture...

Plus encore: la variété d'intrigues qui s'entrecroisent a de quoi plaire à tous les curieux. Chacune des trois intrigues fait appel à des plaisirs de lecture différents. Telle personne aimerait-elle un récit *un peu écologique, vaguement rétro*? Alors «Aaa» lui plaira. Pour d'autres que la satire sociale attire, «Aâh» devrait apporter des satisfactions. Les esprits plus conventionnels s'attarderont sans doute sur les chapitres «Ha». Pour ma part, je dois dire que j'ai particulièrement apprécié le récit «Aâh», avec le roi Celcius 1er et Magina, la reine aux seins irrésistibles. Mais qu'importent mes préférences? Le plus important est ailleurs. Dans son **Journal d'un inquisiteur**, Gilles Leclerc fustigeait le faux sérieux des Québécois: *l'esprit de sérieux*, écrivait-il, *est l'antipode de l'humilité*. Récit très humble que le vôtre, où tout est agencé pour éviter la réduction à une formule unique, particulièrement ce recours à trois intrigues qui multiplient les points de vue. Le sérieux, lui, est toujours fixe.

J'espère que plusieurs lecteurs et lectrices pousseront des «Aaaah» d'admiration et d'étonnement et que vous contribuerez ainsi à garder éveillé cet esprit de «sérieux humoristique» qui nous est toujours nécessaire. En littérature peut-être plus que n'importe où ailleurs.

Un lecteur AHuri.

*
* *

---

1 François Gravel, **Benito**, Montréal, Boréal Express, 1987, 215 p.
2 François Barcelo, **Aaa, Aâh, Ha ou les amours malaisées**, Montréal, l'Hexagone, 1986, 254 p.